

Philippe de Macédoine a-t-il jeté à la mer trois mille prisonniers de l'armée phocidienne?

Remarques sur l'historiographie
de la bataille du Champ de Crocus (353)

Bernard Eck *

DOI: <http://dx.doi.org/10.7358/erga-2017-001-eckb>

ABSTRACT: Most of modern scholars consider that the king of Macedonia Philip II has drowned three thousand Phocian soldiers captured after the battle of the Crocus Field during the Sacred War. This contribution seeks to show that such opinion is based on an misinterpretation of Diodorus, XVI 35, 6. Furthermore, numerous historical considerations suggest that a slaughter of this kind had never taken place.

KEYWORDS: battle of Crocus Field, Diodorus Siculus, Justin, Philip II, Phocians, prisoners of war, third sacred war, use of historical sources – battaglia dei Campi di Croco, Diodoro Siculo, Filippo II, Focesi, Giustino, prigionieri di guerra, terza guerra sacra, uso delle fonti storiche.

À la mémoire de Pierre Carlier

Au cours de ce qu'on appelle, par commodité, la troisième guerre sacrée, Philippe II de Macédoine, qui est l'allié de certaines cités thessaliennes, affronte Onomarchos, stratège des Phocidiens, qui est l'allié des tyrans de Phères ¹. L'événement se déroule en 353, à la fin du printemps ou au début de l'été, selon la chronologie établie par Nicholas G.L. Hammond ². Les effectifs engagés sont importants, à en croire Diodore de Sicile ³: d'un côté, Onomarchos, avec 20 000 fantassins et 500 cavaliers, sans appui, semble-

* Je remercie vivement de son aide Nicolas Richer, professeur d'histoire grecque à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon. Il se reconnaîtra dans ces pages, ici ou là.

¹ Pour un aperçu de la troisième guerre sacrée, voir Carlier 1995, 89-94 et 109; pour une étude détaillée, voir Buckler 1989.

² Hammond 1937a, 65; la chronologie de la troisième guerre sacrée a suscité de longs débats (voir Goukowsky 2016, XCVIII ss.).

³ Diod. XVI 35, 4.

t-il, de la part de Lycophron, l'un des tyrans de Phères⁴, *qui est incapable de combattre* (οὐκ ὄν ἀξιόμαχος); de l'autre côté, Philippe et les Thessaliens, avec plus de 20 000 fantassins et, en outre, 3000 cavaliers, le gros des troupes étant vraisemblablement formé par les Macédoniens⁵. La tradition ne fournit pas le nom de l'endroit où la bataille a eu lieu; le récit très sommaire de Diodore (XVI 35, 5-6) permet de dire uniquement que le combat, violent, se déroule d'une part près de la mer, comme le confirme Pausanias (X 2, 5), d'autre part sur un terrain plat, puisque la cavalerie thessalienne joue un rôle décisif dans la victoire de Philippe. Karl Julius Beloch, en 1922, a proposé le Champ de Crocus ou la Plaine du Crocus, lieu-dit du sud de la Thessalie mentionné par Strabon et Étienne de Byzance⁶, et situé à proximité de la mer, au fond du golfe de Pagases; par «Champ de Crocus», il convient donc d'entendre une plaine assez vaste, qui s'étend de Halos à Thèbes de Phthiotide, l'emplacement exact de la bataille restant inconnu⁷. Même si l'on pourrait avancer que Beloch propose cette localisation en quelque sorte par défaut, après avoir, sans explication, éliminé d'autres endroits, par exemple la région de Lamia, l'historiographie a, très tôt, accepté sans sourciller la proposition du grand historien allemand⁸. Il est évidemment impossible de reconstituer le déroulement de la bataille: affirmer, par exemple, qu'Onomarchos commandait l'aile droite, qui était adossée à la mer, et que Philippe dirigea son attaque contre l'autre aile pour prendre ensuite Onomarchos à revers, est peut-être plausible, mais les sources n'en disent rien⁹.

Diodore rapporte en ces termes la fin de la bataille du Champ de Crocus:

Comme les gens d'Onomarchos s'étaient enfuis vers la mer et que le hasard voulait que l'Athénien Charès longeait la côte avec un grand nombre de trières, il y eut un grand massacre de Phocidiens; en effet, les fuyards s'étaient débarrassés de toutes leurs armes, cherchant à gagner à la nage les trières, et parmi eux se trouvait Onomarchos lui-même. À la fin, plus de six mille Phocidiens et mercenaires furent tués, et parmi eux se trouvait le stratège lui-même; au moins trois mille furent faits prisonniers. Philippe fit pendre Onomarchos; les autres, en tant que pillards de temples, il les fit

⁴ Dans l'exercice de la tyrannie, Lycophron est associé à son frère Peitholaos (Diod. XVI 37, 3; 39, 3). Plut. *Vit. Pel.* 35, 6, mentionne un troisième frère, Tisiphonos.

⁵ Les Macédoniens sont peut-être autour de 15 000, d'après Buckler 1989, 74.

⁶ Str. IX 5, 8: τὸ Κρόκιον πεδίον (au génitif); Steph. Byz., ed. A. Meineke, s.v. Δημήτριον: τὸ Κροκότων πεδίων.

⁷ Beloch 1922, 476 et 477, n. 1.

⁸ Par ex., Ferguson 1939, col. 503; Buckler 1989, 74.

⁹ Reconstitution par Beloch 1922, 477. De son côté, Gabriel 2010, 135-138, sous un air savant, livre sur plusieurs pages, avec un plan (!), un récit véritablement romanesque de la bataille.

jeter à la mer (Τῶν δὲ περὶ τὸν Ὀνόμαρχον καταφυγόντων εἰς τὴν θάλατταν καὶ τυχικῶς παραπλέοντος τοῦ Ἀθηναίου Χάρητος μετὰ πολλῶν τριήρων πολὺς ἐγένετο φόνος τῶν Φωκέων· οἱ γὰρ φεύγοντες ρίψαντες τὰς πανοπλίαις διενήγοντο πρὸς τὰς τριήρεις, ἐν οἷς ἦν καὶ αὐτὸς Ὀνόμαρχος. Τέλος δὲ τῶν Φωκέων καὶ μισθοφόρων ἀνηρέθησαν μὲν ὑπὲρ τοὺς ἑξακισχιλίους, ἐν οἷς ἦν καὶ αὐτὸς ὁ στρατηγός, ἤλωσαν δὲ οὐκ ἐλάττους τῶν τρισχιλίων. Ὁ δὲ Φίλιππος τὸν μὲν Ὀνόμαρχον ἐκρέμασε, τοὺς δ' ἄλλους ὡς ἱεροσύλους κατεπόντισεν)¹⁰.

Le rôle prêté sur le moment à Charès – recueillir les rescapés – s'explique: Athènes est officiellement l'alliée des Phocidiens. Ce stratège expérimenté, qu'on retrouvera en 338 à Chéronée, avait été envoyé probablement pour occuper le port de Pagases¹¹, une importante cité thessalienne dont Philippe, plus prompt, venait de s'emparer¹². Car il est raisonnable de penser que la prise de Pagases précède la bataille du Champ de Crocus¹³. La flotte de Charès, vraisemblablement, se dirige inutilement vers les eaux de Pagases – ou, plutôt, vient de les quitter –, longe la côte, comme le précise Diodore, et arrive dans les eaux proches de la bataille, alors que celle-ci est déjà presque terminée; sa présence à cet endroit, au moment où le combat fait rage, n'est qu'une coïncidence provoquée *par le hasard* (τυχικῶς), l'objectif initial et unique ayant été le contrôle de Pagases. Cependant, sur ce point, nombreux sont ceux qui estiment que Diodore commet une erreur quand il affirme que c'est par hasard que Charès longe la côte, alors qu'en réalité Phocidiens et Athéniens mèneraient une action concertée¹⁴; par conséquent, on pense que Charès était présent à dessein, pour aider Onomarchos, et que, peut-être, ce dernier, pressé, a dû engager le combat prématurément, sans attendre l'arrivée de Charès¹⁵. Mais supprimer un

¹⁰ Diod. XVI 35, 5-6, trad. personnelle; pour le texte grec, voir Goukowsky 2016, 50-51.

¹¹ Ce point ressort de Dem. *Phil.* I 35 et *Ol.* I 9: Pagases est un exemple parmi d'autres d'une expédition athénienne envoyée trop tardivement.

¹² Diod. XVI 31, 6. Sur l'étendue de Pagases, ses fortifications et sa topographie, voir Hammond - Griffith 1979, 278. Pagases sert de port à Phères. Griffith remarque à juste titre qu'on ignore comment Philippe s'empare de Pagases (par la force? la trahison? une combinaison des deux?); Diodore, en effet, se contente de dire que Philippe *met la main* (χειροσάμενος) sur Pagases, après, suppose-t-on, un siège.

¹³ Buckler 1989, 74, n. 35; déjà Beloch 1922, 476.

¹⁴ Par ex., Beloch 1922, 476, n. 3; l'explication donnée est courte: «in den Pagasaesichen Busen fährt niemand, der dort nichts zu tun hat» (Nul ne se rend dans la baie de Pagases s'il n'a pas quelque chose à y faire). De même, Hammond 1937a, 67-68, pense que la flotte de Charès est là non pas par hasard, mais pour coopérer avec Onomarchos. Même explication dans McQueen 1995, 105. Toutefois, de quelle coopération pourrait-il s'agir, surtout que Hammond et McQueen placent la prise de Pagases avant la bataille du Champ de Crocus?

¹⁵ C'est la suggestion de Buckler 1989, 75; dans ces conditions, je suppose qu'un débarquement des troupes de Charès avait été prévu.

mot jugé embarrassant et déployer ensuite une certaine imagination est une méthode qui sans doute prête le flanc à la critique. Il me semble que considérer τυχικῶς comme une bourde de Diodore, c'est se méprendre doublement. Car, d'une part, Diodore ne veut pas dire – ce serait absurde – que Charès longe la côte par hasard: aucune flotte de guerre au monde ne longe une côte par hasard. D'autre part, l'adverbe τυχικῶς, bien que portant grammaticalement sur παραπλέοντος, souligne, du point de vue du sens, la simultanéité fortuite de deux faits: la fuite des soldats d'Onomarchos vers la mer et le passage des trières athéniennes¹⁶. Cette lecture correspond exactement au second usage de τυχικῶς attesté dans l'œuvre de Diodore; en effet, au cours d'une bataille, le roi des Indiens Stabrobates charge vigoureusement son ennemie Sémiramis qui se trouve τυχικῶς en face de lui¹⁷: la coïncidence est dans la rencontre des deux héros. Ôter le rôle du hasard en supposant une prétendue erreur de Diodore et, en conséquence, penser que l'événement est planifié, ce serait en réalité ... accabler Charès, doublement impuissant, à Pagases et au Champ de Crocus. J'ajouterai que τυχικῶς est peut-être emprunté à la source même de Diodore, ce qui est une raison supplémentaire pour le maintenir; en effet, l'extrême rareté du terme dans la *Bibliothèque historique* – deux attestations – laisse à penser que Diodore emploie non pas son propre vocabulaire, mais celui de sa source¹⁸; sinon, une formule comme κατὰ τύχην, fréquente chez l'historien, était attendue¹⁹.

Par ailleurs, il ne me semble pas qu'il faille accorder une signification excessive aux chiffres que donne Diodore – lui seul – et qui concernent les effectifs des deux camps, les pertes phocidiennes et les prisonniers. Il est peut-être imprudent d'avancer, sans enquête approfondie, que le Champ de Crocus fut la bataille terrestre la plus sanglante de l'histoire de la Grèce classique²⁰. Certes, l'expression πολὺς φόνοϛ, par laquelle la langue grecque désigne un massacre ou une tuerie de masse, dénote l'importance

¹⁶ La traduction du passage par Goukowsky 2016, 50, va aussi dans ce sens: «Onomarchos et les siens s'étant enfuis vers la mer et l'Athénien Charès longeant la côte *par un heureux hasard*» (je souligne).

¹⁷ Diod. II 19, 4.

¹⁸ Pour une illustration de ce principe, avec l'exemple du livre II, voir Eck 2003, XLVIII.

¹⁹ Voir, par ex., Diod. XII 24, 4; XIV 64, 1; 109, 4; XV 40, 2; XVII 94, 3; 115, 6. Même si le mot n'apparaît qu'indirectement, on peut considérer que, dans l'épisode, se manifeste une des formes de la *Tychê* telle que Diodore la conçoit, c'est-à-dire l'intervention du divin qui modifie le cours des événements, en bien ou en mal: l'arrivée de la flotte athénienne donne à la phase finale de la bataille un tour imprévu; voir Fromentin 2006, 230-231.

²⁰ «The battle was the bloodiest land engagement in classical Greek history» (Buckler 1989, 75).

des forces engagées et l'acharnement des Macédoniens et des Thessaliens contre les Phocidiens; sans être fréquente, elle est habituelle pour indiquer qu'une bataille, importante, a fait de nombreuses victimes²¹. On signalera aussi que les chiffres, notamment celui, côté phocidien, des morts (6000) et des prisonniers (3000), ne sont pas nécessairement ceux du texte original, quand on sait comment la tradition manuscrite a transmis les chiffres; car l'utilisation des systèmes acrophonique, puis alphabétique, provoque aisément des mélectures, si bien qu'on peut poser comme principe que les chiffres, quel que soit le texte envisagé, ne sont jamais entièrement fiables, même quand il y a accord des manuscrits. Ainsi, il convient ni d'exagérer, ni d'ailleurs de minimiser les pertes; en effet, Justin – et, on le verra, Démosthène – confirme que la bataille a tourné au massacre: les Phocidiens «paient leur manque de respect envers la divinité en étant massacrés dans un bain de sang (*poenas uiolatae religionis sanguine et caedibus suis pendunt*)»²². L'armée phocidienne, toutefois, se reconstituera vite, sous le commandement de Phayllos.

Relisons à présent le passage de Diodore cité plus haut et voyons, avec quelques exemples, comment l'historiographie moderne transmet l'issue de la bataille du Champ de Crocus²³:

Ses troupes [*i.e.* celles de Philippe] restèrent maîtresses du champ de bataille après avoir capturé 3000 Phocidiens ou mercenaires, que l'on noya comme sacrilèges; Onymarchos²⁴ tomba, avec six mille de ses soldats, et, sur l'ordre du royal défenseur d'Apollon, le cadavre du chef des sacrilèges fut mis en croix²⁵.

Plus de six mille Phocidiens et mercenaires périrent noyés. Trois mille furent faits prisonniers. [...] Selon Diodore, qui reste d'ailleurs peu clair, Philippe fit crucifier Onomarchos et jeta à la mer les autres prisonniers pour crime de sacrilège, ce qui était conforme aux traditions lors d'une guerre sacrée²⁶.

[...] ses troupes [*i.e.* celles de Philippe] vont au combat couronnées de laurier, l'arbre sacré d'Apollon. Sort réservé aux sacrilèges, le cadavre d'Onomarchos est crucifié et les morts (avec les prisonniers?) de l'armée phocidienne sont jetés à la mer²⁷.

²¹ Par exemple, la bataille de Tanagra, qui oppose en 457 Sparte et Athènes avec leurs alliés, se termine par un *φόνος πολύς* (Thuc. I 108, 1); même expression pour la bataille de Mantinée, en 207, quand Philopœmen l'emporte sur le tyran de Sparte Machanidas (Plut. *Vit. Phil.* 10, 7).

²² Just. *Epit.* VIII 2, 4, trad. Mineo 2016.

²³ Je me limite arbitrairement à des historiens français.

²⁴ Forme rencontrée (au génitif) sur les monnaies frappées à son nom.

²⁵ Cloché 1955, 89.

²⁶ Corvisier 2002, 215.

²⁷ Lefèvre 2007, 304.

Ces trois rapports, et particulièrement le troisième, ne contredisent pas les données des Anciens, Diodore (XVI 35, 5-6) n'étant pas la seule source de l'événement; il faut ajouter, notamment, Justin, à propos des soldats d'Apollon (voir *infra*). Néanmoins, des différences apparaissent, la plus notable portant sur la noyade des prisonniers phocidiens sur ordre de Philippe. Sur ce point, Diodore (XVI 35, 6) est le seul témoignage. Or, il est frappant de constater que les historiens sont légion à affirmer, sans le moindre doute, que Philippe a jeté à la mer, vivants, trois mille prisonniers phocidiens²⁸. Cette question mérite un examen, et il faut partir, tout d'abord, du passage de Diodore:

À la fin, plus de six mille Phocidiens et mercenaires furent tués, et parmi eux se trouvait le stratège lui-même; au moins trois mille furent faits prisonniers. Philippe fit pendre Onomarchos; les autres, en tant que pillers de temples, il les fit jeter à la mer (Τέλος δὲ τῶν Φωκέων καὶ μισθοφόρων ἀνῆρέθησαν μὲν ὑπὲρ τοὺς ἑξακισχιλίους, ἐν οἷς ἦν καὶ αὐτὸς ὁ στρατηγός, ἤλωσαν δὲ οὐκ ἐλάττους τῶν τρισχιλίων. Ὁ δὲ Φίλιππος τὸν μὲν Ὀνόμαρχον ἐκρέμασε, τοὺς δ' ἄλλους ὡς ἱεροσύλους κατεπόντισεν).

Ce passage ne pose aucune difficulté de traduction et distingue clairement, par le balancement ἀνῆρέθησαν μὲν / ἤλωσαν δὲ, deux groupes: les morts, dont le stratège Onomarchos lui-même, au nombre de 6000; les prisonniers faits par Philippe, au nombre de 3000. Ensuite, en une sorte de chiasme et dans un balancement marqué à nouveau par μὲν/δ(ὲ), le texte distingue d'une part Onomarchos, mort, dont le cadavre est pendu, d'autre part τοὺς ἄλλους. C'est dans ce mot que réside la difficulté. En grec, par rapport à un individu donné, l'expression οἱ ἄλλοι, «les autres», renvoie soit à certaines personnes, soit à toutes les personnes qui restent²⁹. Donc – première hypothèse, à laquelle je souscris – on comprendra «les autres qu'Onomarchos», c'est-à-dire, étant donné qu'Onomarchos est mort, les 6000 morts signalés plus haut³⁰. Bref, la dernière phrase, revenant sur les morts, indique le sort qui leur est réservé, en distinguant le sort du chef de celui de ses hommes. Éventuellement – seconde hypothèse – on peut comprendre «*tous* les autres qu'Onomarchos», et considérer que Philippe jette à la mer (1) les

²⁸ Par ex., déjà Curtius 1880, 438; Beloch 1922, 477; Ferguson 1939, col. 503; Ellis 1976, 83; Momigliano 1992, 124-125; Brun 2004, 65; Worthington 2010, 63; Goukowsky 2016, 51, n. 400, pour qui le passage est apparemment limpide.

²⁹ D'après Kühner - Gerth 1898, 635: «οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι, die anderen Menschen, in Beziehung auf bestimmte Personen, oder die übrigen, *ceteri*».

³⁰ Ou du moins une partie d'entre eux, car on peut supposer que certains soldats ont été tués dans l'eau. Ma lecture rejoint celle de Hammond - Griffith 1979, 276: «The ancient Greek reader, I suspect, when he had just been told what became of the corpse of the general, would have taken τοὺς ἄλλους to mean *the other corpses*, only» (je souligne).

6000 morts (2) les 3000 prisonniers, vivants ou préalablement exécutés³¹. Je ne pense pas que le texte soit, comme on le dit souvent, ambigu au sens propre du terme³²; il est plutôt insuffisamment explicite. En tout cas, du point de vue syntaxique, il est impossible que τούς ἄλλους désigne les seuls et uniques 3000 prisonniers, sans les morts; autrement dit, si τούς ἄλλους doit renvoyer aux 3000 prisonniers, il renvoie en même temps, nécessairement, aux 6000 morts. L'interprétation dominante, selon laquelle Philippe aurait noyé 3000 prisonniers, repose donc sur une torsion de la syntaxe. On relèvera que l'ensemble du paragraphe forme une séquence chronologique nette: bilan des morts (dont Onomarchos) / bilan des prisonniers, puis sort d'Onomarchos / sort «des autres» morts (et prisonniers?); il est un bon exemple de la méthode de Diodore, qui résume sa source et fait se succéder les événements sans revenir en arrière. Philippe, semble-t-il, a donc jeté à la mer à coup sûr les morts et peut-être aussi les prisonniers, à ne considérer que le texte de Diodore. Par conséquent, si l'on s'en tient à la philologie, on remarquera que l'historiographie, en général, a bâti une certitude historique à partir d'une lecture hypothétique et forcée d'une source unique.

Pour autant, on ne peut pas en rester à ce constat. Afin d'éclairer la question, il convient de déterminer au mieux le contexte et les circonstances de la bataille, d'interroger les autres sources et de prendre en compte diverses données historiques. Par là, on verra s'il est probable ou improbable que Philippe ait fait jeter à la mer, vivants, des milliers de prisonniers de l'armée phocidienne.

Les faits en relation avec ce – prétendu – massacre de prisonniers ne sont pas clairement établis. Ainsi, la tradition rapporte quatre versions de la mort d'Onomarchos. Diodore en connaît deux, racontées dans le même livre. En XVI 35, 6, on a vu que c'est apparemment le cadavre d'Onomarchos qui est pendu³³. En XVI 61, 2, le sort d'Onomarchos est présenté avec insistance comme un châtement infligé par les dieux au profanateur: il est crucifié; le fait se produit, sans équivoque possible, sur ordre de Philippe et alors que le stratège phocidien est déjà mort³⁴. Chez Pausanias,

³¹ Voir Hammond - Griffith 1979, 276.

³² *Contra* McQueen 1995, 106 (qui ne se prononce pas sur la traduction): «Diodorus' language is once again ambiguous».

³³ Autres occurrences de κρεμάννυμι (pendre) chez Diodore: pendaient par Alexandre, à Tyr, et par Agathocle, à Utique, de gens apparemment vivants (XVII 46, 4; XX 55, 2); prisonniers d'Utique suspendus vivants à une machine de siège par Agathocle pour servir de boucliers humains (XX 54, 2 et 7).

³⁴ Diod. XVI 61, 2: «Après avoir été taillé en pièces (κατακοπέεις) avec les Phocidiens et les mercenaires rangés à ses côtés dans une bataille en Thessalie, il fut crucifié (ἔσταυρώθη)», trad. personnelle. Chez Diodore, κατακόπτω (massacrer) est courant; σταυρ(όω) n'est attesté qu'ici.

Onomarchos, ayant le dessous au combat, fuit et arrive à la mer; là, *il est tué à coups de javelots* (κατηκοντίσθη) par ses propres soldats qui le rendent responsable de la défaite, et sa mort est finalement imputée à *la divinité* (ὁ δαίμων)³⁵. Enfin, selon Eusèbe, Onomarchos subit un châtement providentiel dû à un jugement divin: «le cheval qui emportait [Onomarchos] s'emballa et descendit jusqu'à la mer; là, comme le flot grossissait, il fut englouti avec sa monture dans un creux béant»³⁶. À mon sens, rien ne permet d'affirmer que «the best surviving source» est la première version de Diodore³⁷; on douterait peut-être du témoignage d'Eusèbe³⁸, mais on notera que ces récits ont entre eux des points communs et que, notamment, il n'y a pas incompatibilité entre les versions de Diodore, plutôt proches l'une de l'autre³⁹, et celle de Pausanias. Surtout, aucun texte n'autorise à dire qu'Onomarchos aurait eu un sort identique à celui de prétendus prisonniers jetés à la mer: si supplice il y a eu, il a été pratiqué sur le cadavre du chef phocidien. Enfin, il est vain d'espérer trouver quelque éclaircissement dans la *Quellenforschung* diodoréenne; en effet, l'étude des sources du livre XVI de la *Bibliothèque historique* est un véritable casse-tête pour les philologues, bien que Diodore, fidèle à son habitude, cite nommément un certain nombre de ses inspireurs⁴⁰.

³⁵ Paus. X 2, 5.

³⁶ Eus. *Praep. ev.* VIII 14, 33, trad. Schroeder 1991; il s'agit d'un extrait de *De providentia* de Philon d'Alexandrie, ouvrage dont seul Eusèbe a conservé des fragments.

³⁷ *Contra* Buckler 1989, 76, qui avance des arguments invérifiables pour éliminer les trois autres versions; par exemple, selon Buckler, Onomarchos n'a pas pu mourir à cheval, parce qu'il commandait probablement à pied (!?).

³⁸ Philon/Eusèbe, comme Diod. XVI 61, 2-3, rapporte brièvement la mort des trois chefs phocidiens Philomèlos, Onomarchos et Phayllos; les deux versions sont assez proches, sauf pour Onomarchos. Eusèbe, qui veut prouver que, si les hommes ne punissent pas les méchants, la Providence s'en charge, déforme, me semble-t-il, les circonstances de la mort d'Onomarchos de façon à en éliminer toute responsabilité humaine.

³⁹ Il est possible que ἐκρέμασε et ἐσταυρώθη renvoient à la forme grecque de la crucifixion, d'après Hammond 1937b, 80, n. 1.

⁴⁰ La référence reste Hammond 1937b (pour les sources de la partie du livre XVI consacrée à la Sicile, voir Hammond 1938), étude qui est résumée dans Corvisier 2002, 306. Si l'on considère les seuls événements de la troisième guerre sacrée, la source serait Démophilos, qui termine l'œuvre de son père Éphore, laissée inachevée en raison de sa mort. Selon Hammond 1937b, 84-85, il arrive que Démophilos utilise d'autres sources; toutefois, les deux versions de la mort d'Onomarchos ne seraient pas la marque d'un changement de source: c'est Diodore, comme souvent, qui se montrerait fautif en abrégant de manière inexacte son modèle (Hammond 1937b, 79-80). L'approche est différente dans Markle 1994; l'auteur distingue dans le déroulement du récit de la guerre sacrée quatre parties, à regrouper par deux: la première (XVI 23-29) et la troisième (56 et 58-60), plutôt neutres, sont inspirées principalement de Démophilos; la deuxième (30-39) et la quatrième (61-64), plus tendancieuses, avec une hostilité aux Phocidiens et une idéalisation de Philippe, sont inspirées très fortement par Théopompe et/ou Douris.

Un autre élément concernant la bataille du Champ de Crocus est à considérer. L'historiographie moderne, d'une seule et même voix, rapporte que Philippe, vengeur d'Apollon, apparaît comme s'il était conduit par la divinité, et que ses soldats massacrent les Phocidiens sacrilèges en portant des couronnes de laurier. La source est le seul Justin (II^e, III^e ou IV^e s. après J.-C.?), qui, dans son *Abrégé des Histoires Philippiques*, compile Trogue Pompée, un contemporain de Tite Live⁴¹. Voici le texte, qui constitue le «récit» de la bataille du Champ de Crocus par Justin:

Agissant alors comme s'il s'agissait de venger le sacrilège et non pas les Thébains, Philippe ordonne à tous les soldats de porter des couronnes de laurier, et c'est dans cet appareil qu'il marche au combat, comme sous la conduite du dieu. Les Phocéens⁴², emplis de terreur à la vue du symbole du dieu parce qu'ils étaient conscients du crime qu'ils avaient commis, jettent leurs armes, essaient de prendre la fuite et paient leur manque de respect envers la divinité en étant massacrés dans un bain de sang. On ne saurait croire à quel point cet événement contribua à la gloire de Philippe auprès de toutes les nations. Il était celui qui avait puni le sacrilège, celui qui avait vengé la religion; alors qu'il revenait aux forces du monde entier de faire expier ce crime, lui seul s'était avancé pour obtenir réparation. Celui qui avait vengé la majesté divine méritait d'être mis pratiquement au rang des dieux⁴³.

Il est à noter combien Diodore (XVI 35, 4-6), qui transmet un récit de bataille certes bref, mais digne de ce nom, est loin de Justin, ce dernier ne semblant pas être passionné par les faits proprement militaires⁴⁴; les deux historiens mentionnent en commun seulement ceci: après la fuite et l'abandon des armes, il y eut massacre, comme on l'a vu, et les Phocidiens sont présentés comme des sacrilèges. Pour plusieurs raisons, il me paraît étrange qu'on ait unanimement donné créance à la version de Justin, dont on a volontiers (pourquoi?) supprimé le caractère dithyrambique, comme si, pour obtenir la vérité à propos du Champ de Crocus, il fallait addition-

La mort d'Onomarchos, racontée dans la partie 2, puis dans la partie 4, appartient donc au second groupe; ajoutant la version de Pausanias – et omettant celle d'Eusèbe –, Markle conclut en disant que «each of these versions probably represents a different source» (p. 50), ce qui est quelque peu en contradiction avec la thèse générale.

⁴¹ Pour les livres I à X de Justin, l'édition critique de référence est désormais celle de Mineo 2016; l'auteur tendrait à situer Justin vers la fin du IV^e siècle (pp. LI-LIX). Pour une présentation de Justin, voir Richer 2011.

⁴² «Phocéens» est un calque du grec. «Phocidiens» est une dénomination moderne qui permet d'éviter la confusion avec les habitants de Phocée.

⁴³ Iust. VIII 2, 3-7, trad. Mineo 2016.

⁴⁴ L'absence d'intérêt de la part de Justin pour l'élément militaire apparaît nettement, par exemple, au livre I de son *Abrégé* (voir Eck 2014, 65).

ner la version de Diodore et la version de Justin quelque peu débarrassée de sa gangue mystique. Au-delà de cet exemple, se pose l'importante question – sans réponse – de savoir si un événement, et particulièrement ancien, doit ou peut être restitué en faisant la synthèse la plus cohérente possible de deux sources parfois radicalement différentes. Les motifs qui peuvent pousser à choisir une tradition et à en repousser une autre, ou à combiner ces deux traditions, varient certainement selon les situations, et l'on ne peut pas dégager des règles et une méthode universelle. Dans le cas présent, les sources de Diodore et de Justin diffèrent: l'un s'inspirerait de Démophilos, l'autre de Théopompe, sans certitude⁴⁵; les volumes diffèrent: le récit consacré à l'ensemble de l'histoire de Philippe est à peu près cinq fois plus long chez Diodore que chez Justin. Surtout, et sans vouloir prendre parti⁴⁶, à ne considérer que la bataille du Champ de Crocus, les deux témoignages sont étrangers l'un à l'autre. Diodore, en effet, propose une version politico-militaire et profane de l'événement. À l'origine, il importe de savoir que, quelque temps avant la bataille du Champ de Crocus, Philippe – fait unique qui ne se reproduira qu'en 339 devant Périnthe et Byzance – subit un grave échec contre Onomarchos, lequel, selon Diodore, «supérieur en effectifs, fut victorieux de Philippe au cours de deux combats et tua beaucoup de Macédoniens»; dans ces circonstances, Philippe est «exposé aux périls extrêmes» et contient difficilement ses propres soldats qui désertent⁴⁷. Certainement, le πολλὸς φόνοϛ qui conclut le Champ de Crocus est avant tout, à l'image de beaucoup de massacres, l'expression d'une vengeance et d'un désir de représailles, comme le suggère le mot, peu cité, qu'on prête à Philippe, selon Polyen, juste après sa honteuse défaite contre Onomarchos, et qui préfigure l'avenir: «Je n'ai pas fui, mais j'ai reculé, comme le font les béliers, pour faire

⁴⁵ Sur les sources du livre XVI de Diodore, voir note *supra*. Selon Hammond 1991, 498-500 et 502-503, la plus grande partie des développements consacrés par Justin à Philippe (exactement VII 6, 3-9; VIII 1, 1 - VIII 6, 8; IX 1, 1 - IX 5, 7) a comme source probable les *Philippicae Historiae* de Théopompe de Chios; Justin dresse de Philippe un portrait contrasté, ce qui le rapproche de Théopompe qui aurait fait de même. Scepticisme dans Goukowsky 1996, 25. Sur l'importance fondamentale que revêt la Macédoine – et particulièrement Philippe – dans l'évolution historique générale telle qu'elle est envisagée par Trogue Pompée/Justin, voir Landucci 2014.

⁴⁶ «Sur Philippe, l'époque d'Auguste nous a donc laissé une compilation bâclée (celle de Diodore) et une contribution plus originale (celle de Trogue Pompée), résumée par Justin en termes trop souvent grandiloquents» (Goukowsky 1996, 21; je souligne); ce propos n'engage que son auteur.

⁴⁷ Diod. XVI 35, 2, trad. personnelle. Polyen. II 38, 2, confirme, et son récit montre un combat en deux phases: les Macédoniens, attirés dans une gorge montagneuse, sont d'abord criblés de pierres qui sont jetées par des soldats d'Onomarchos postés sur les hauteurs, puis ils sont pris à revers par l'armée phocidienne. Ils s'enfuient σὺν πολλῶ πόνω.

ensuite *une charge plus violente* (σφοδροτέραν τὴν ἐμβολήν)⁴⁸. L'amour-propre blessé et la rage d'anéantir trouvent leur exutoire dans une plaine de Thessalie; en même temps, Philippe avertit ses futurs opposants: «semer la terreur», comme l'écrit Pierre Carlier, est une autre raison de cette tuerie⁴⁹.

Avec cet éclairage, la version de Justin, qui est entièrement religieuse, qui ne signale pas qu'Onomarchos a vaincu deux fois Philippe, qui évoque – événement, à ma connaissance, unique dans l'Antiquité – des soldats couronnés de laurier et menés par le vengeur d'Apollon, ressemble en partie à un conte. Un certain nombre d'éléments vont dans ce sens. Tout d'abord, à l'époque, personne n'est dupe: la troisième guerre dite «sacrée», que les contemporains, à l'image de Démosthène ou d'Eschine, semblent appeler Φωκικὸς πόλεμος, «guerre phocidienne»⁵⁰, a des motifs politiques et la religion est un paravent⁵¹; en conséquence, les Phocidiens, qui sont aux yeux de beaucoup un peuple victime et contraint, pour sa survie, à piller les richesses de Delphes, ne sont pas perçus, en 353, sans doute par la majorité des Grecs, comme des sacrilèges⁵². On ajoutera que, en matière de pillage des trésors delphiens, les successeurs d'Onomarchos – Phayllos, puis Phalaicos – ont agi de manière bien pire⁵³, sans encourir, croit-on, les foudres des soldats de Philippe déguisés en vengeurs d'Apollon. La source de Justin semble se faire l'écho de «la légende pieuse»⁵⁴ qui déforme les événements et les intentions des acteurs de la guerre sacrée. Ce constat vaut sans doute aussi pour les statères d'or que fait frapper Philippe dans la seconde partie de son règne et qui portent au droit la

⁴⁸ Polyæn. II 38, 2, trad. personnelle d'après l'édition de Krentz 1994.

⁴⁹ Carlier 1990, 101, qui rapporte également la phrase attribuée à Philippe et citée par Polyen.

⁵⁰ Dem. *Ol.* II 7; *Phil.* IV 47; *De cor.* 18; Aeschin. *C. Ctes.* 148; variante: Φωκέων πόλεμος, Dem. *De falsa legat.* 83; à propos de la quatrième guerre sacrée (affaire d'Amphissa), Démosthène parle d'une «guerre amphictyonique» (*De cor.* 143). L'expression πόλεμος ἱερός, «guerre sacrée», est d'usage au livre XVI de Diodore (XVI 14, 3; 23, 1; 38, 6 etc.), mais on trouve aussi Φωκικὸς πόλεμος (XVI 59,1). Toutefois, l'expression «guerre sacrée» n'est pas tardive: ainsi, Thucydide (I 112, 5) mentionne la deuxième «guerre dite sacrée», qui eut lieu vers 455 (τὸν ἱερὸν καλούμενον πόλεμον), mais le tour utilisé en dit long sur le caractère très accessoirement religieux de l'événement.

⁵¹ «Les Thébains décident d'utiliser l'amphictionie qu'ils contrôlent pour régler quelques vieux comptes et pour rétablir leur puissance» (Carlier 1995, 91).

⁵² «Une opinion publique, neutre, non engagée politiquement, de gens ordinaires qui étaient authentiquement scandalisés par l'«impiété» des Phocidiens n'existait probablement pas» (Ellinger 1993, 327, citant Hammond - Griffith 1979, 275).

⁵³ D'après Diod. XVI 56, 5-8.

⁵⁴ Expression de Pierre Ellinger (Ellinger 1993, 328).

tête laurée d'Apollon⁵⁵; ils sont à considérer comme un élément de propagande, et non pas comme un rappel d'un événement historique⁵⁶. Au demeurant, cette légende pieuse n'est pas étrangère à Diodore lui-même, ou aux sources qu'il utilise: dans le portrait de Philippe laissé par le livre XVI, la piété ou la volonté de passer pour un roi pieux tient une place importante⁵⁷; en conséquence, il est légitime de se demander comment Diodore, si attentif à cet aspect du personnage, a pu, dans son compte rendu du Champ de Crocus, négliger ce sur quoi Justin s'étend, à moins de penser que, en la circonstance, l'ardeur apollinienne du Macédonien était négligeable, voire inexistante. À ce sujet, il convient de mentionner une subtilité lexicale généralement passée sous silence. On a l'habitude de qualifier de «sacrilèges» les vols commis à Delphes par les Phocidiens et d'évoquer, en conséquence, le châtement appliqué aux «sacrilèges». En réalité, ce terme, qui n'a pas d'équivalent exact en grec, est source de confusion. Sous la plume de Diodore, les Phocidiens sont des *ιερόσυλοι*, des «pilleurs de temples» – plus exactement des «pilleurs de sanctuaires» –, dont le crime est l'*ιεροσυλία*; ces mots, ainsi que d'autres de la même famille, sont fréquemment employés au livre XVI⁵⁸. À côté de l'*ιεροσυλία*, les Grecs distinguent l'*ἀσέβεια*, «l'impiété», qui regroupe un très grand nombre de fautes contre la religion ou la dignité des cultes; ces fautes, elles aussi, peuvent être qualifiées de «sacrilèges». La distinction entre *ἀσέβεια* et *ιεροσυλία* se retrouve de façon tranchée dans le droit attique classique, qui définit par là deux délits de nature différente⁵⁹. Et la langue

⁵⁵ Voir Le Rider 1977, 412-413, qui croit en l'authenticité du témoignage de Justin.

⁵⁶ La tête laurée d'Apollon étant un type monétaire assez banal, ces statères n'ont peut-être aucun rapport avec un événement précis de la guerre sacrée. Sinon, en parlant schématiquement, soit Justin, qui dirait vrai, inspire la monnaie, soit (à mon avis) la monnaie inspire Justin. Théopompe, source présumée de Justin, a séjourné en 342 à la cour de Philippe; ces monnaies, parmi d'autres éléments de propagande, ont pu lui donner l'idée d'imaginer des soldats couronnés de laurier à la bataille du Champ de Crocus en 353. Le préjugé selon lequel le témoignage de Justin transmet la réalité historique autorise même certains à avancer la date généralement admise pour la frappe des monnaies concernées: le type de l'Apollon lauréat aurait été adopté par Philippe «*before* [souligné par l'auteur] his intervention in the Sacred War», donc avant le Champ de Crocus, afin de montrer à l'avance les fondements religieux de son action à venir (Ellis 1976, 237); ainsi, on s'appuie sur un préjugé pour supposer que l'action de Philippe avait une dimension religieuse et, par là, dater des monnaies: comment croire qu'une démarche si peu scientifique puisse aboutir à quelque savoir historique?

⁵⁷ Pour des précisions, voir Lefèvre 2002, 526-527.

⁵⁸ Voir McDougall 1983, *s.v.*

⁵⁹ D'après Lipsius 1908, 361-362. Parodier les mystères d'Éléusis ou mutiler des Hermès entraînera une poursuite pour *ἀσέβεια*, voler des objets sacrés entraînera une poursuite pour *ιεροσυλία*. Pour des exemples de procès d'impiété, voir Jost 1992, 281-287.

de Diodore est conforme à cet usage: pour évoquer les vols commis par les Phocidiens, les mots de la famille d'ἄσέβεια ne sont pas utilisés. Ainsi, si l'on se tient au plus près de la terminologie grecque, on dira que Philippe, au Champ de Crocus, punit non pas des «impies», mais des «pilleurs de temples»; et ces derniers ne forment pas, quoiqu'on puisse en penser, une catégorie des premiers. Nous sommes en présence de deux crimes spécifiques contre la religion; la perception exacte qu'en avaient les Grecs nous échappe. Le terme «sacrilège», qui brouille ces notions, est donc à éviter ici, sauf peut-être dans l'expression «voleur sacrilège», qui est explicite; en outre, la majorité des actes que nous appelons communément «sacrilèges» relèvent de l'*asebeia* et non pas de l'*hierosulia*.

Par ailleurs, la tradition historiographique moderne, de même qu'elle retient la version mystique de Justin à propos de la bataille de 353, s'accorde à l'unanimité sur le règlement de la crise phocidienne quelques années plus tard, en 346, par le Conseil amphictionique, après que Philippe a obtenu sans effusion de sang la capitulation de Phalaicos⁶⁰. Les Phocidiens subissent un châtement sévère, mais la vie des soldats, des mercenaires et des habitants est sauve. On relève la grande habileté de Philippe, qui laisse les Grecs punir des Grecs et qui, ensuite, entre au Conseil amphictionique pour se poser définitivement comme le pacifique champion de la religion. Certains historiens insistent: l'action de Philippe a permis d'éviter «the indiscriminate slaughter of the Phokians»⁶¹; le roi de Macédoine a défendu les «traditional Greek values more nobly than some of the Greeks themselves»⁶². Seulement, ce n'est pas du tout ce que dit Justin, dont le témoignage, exhibé pour les événements de 353, passe à la trappe pour ceux de 346; car, selon Justin, Philippe, déloyal, massacre ou laisse se faire massacrer les Phocidiens qui se sont rendus⁶³. Certes, personne ne

⁶⁰ Philippe met fin à la guerre sacrée ἄνευ μάχης, «sans combat» (Diod. XVI 59, 4). Pour l'examen détaillé des décisions prises à l'encontre des Phocidiens, voir Sánchez 2001, 203-213.

⁶¹ Ellis 1976, 120.

⁶² Buckler 1989, 139; ce jugement est outrancier.

⁶³ «Les Phocéens, prenant alors conscience qu'ils sont tombés dans un piège tendu par Philippe, s'alarment et cherchent à recourir aux armes. Mais le temps leur manquait pour se préparer à la guerre et pour réunir des secours, tandis que Philippe les *menaçait de destruction (excidium minabatur)* s'ils ne se rendaient pas. Vaincus par la nécessité, ils se rendirent donc, à condition d'avoir la vie sauve. Mais cette garantie fut aussi peu respectée que l'avait été précédemment la promesse de leur épargner la guerre. *On se livre donc à un massacre et à un pillage généralisés (caeduntur passim rapiunturque)*, où l'on ne conserve pas aux parents leurs enfants, aux maris leurs épouses, aux temples les statues des dieux. La seule consolation qu'eurent ces malheureux fut de ne trouver chez leurs ennemis aucun de leurs biens, puisque Philippe avait frustré ses alliés de leur part de

contestera que la troisième guerre sacrée se termine comme le rapporte l'historiographie, qui se fonde en grande partie sur le livre XVI de Diodore confirmé par d'autres sources, notamment épigraphiques. Démosthène, témoin et acteur privilégié de cette histoire, certifie indirectement qu'il n'y a pas eu de massacre de la part de Philippe quand il démontre qu'il aurait été quasi impossible à Philippe de soumettre par la force la Phocide⁶⁴. Ainsi donc, l'historiographie moderne, quand elle accepte le témoignage de Justin pour 353 et qu'elle le rejette pour 346, est animée, me semble-t-il, par le souci d'estimer au mieux, voire d'idéaliser l'intelligence politique de Philippe, habile à mettre la religion au service de ses intérêts; celui-ci, dès 353, aurait commencé, dans la brutalité, «une sorte de croisade pour la défense d'Apollon»⁶⁵ qui se serait achevée en point d'orgue par sa présidence pacifique aux jeux Pythiques de 346. On prête ici au personnage historique, par principe, le plus de cohérence possible dans son action. Mais il ne paraît pas légitime tantôt de s'appuyer sur une source, tantôt de rejeter cette même source, selon qu'elle correspond, ou ne correspond pas, à une vision idéalisée du processus historique⁶⁶. Dans le cas présent, le témoignage de Justin, guère recevable pour la fin de la guerre sacrée, n'est, pour cette raison même et parmi d'autres raisons, guère recevable non plus pour la bataille du Champ de Crocus; au sujet de ce dernier fait, Diodore (XVI) constitue à mes yeux la seule autorité, et on a vu que chez Diodore l'aspect religieux – jeter à la mer les «pilleurs de temples» –, sans être inexistant, demeure secondaire. Et ôter le fanatisme religieux émanant de ces prétendus soldats laurés est un élément supplémentaire qui contribue à douter d'un massacre de prisonniers.

D'autres éléments rendent ce massacre sinon invraisemblable, du moins très improbable. Guy T. Griffith, dont les fines remarques n'ont

butin» (Just. *Epit.* VIII 5, 1-6, trad. Mineo 2016). Justin n'évoque pas les décisions de l'amphictionie concernant les Phocidiens.

⁶⁴ Dem. *De falsa legat.* 123. Le long discours *Sur les forfaitures de l'ambassade*, dont la première partie est largement consacrée aux πράγματα (29) phocidiens de 346, rappelle de façon récurrente que la Phocide a été anéantie en tant qu'entité politique; les Phocidiens ont été frappés «dans leurs murailles, leur territoire et leurs armes» (128), et non pas dans leurs personnes physiques. Cette ruine (ὄλεθρος; 60; 141; 335) des Phocidiens est due à Philippe (64), dont l'action a été favorisée par les traîtres athéniens.

⁶⁵ Sánchez 2001, 196.

⁶⁶ Prêter à un personnage historique la plus grande intelligence politique possible est, en soi, un principe tout à fait valide. Il est appliqué par Thucydide, quand il restitue les discours en considérant notamment ce que les orateurs «auraient dû dire qui répondit le mieux à la situation» (Thuc. I 22, 1). Mais Thucydide ne connaissait pas... le magnétophone. Le principe s'applique donc, plus ou moins, ou ne s'applique pas, selon l'état des sources et l'usage qu'on veut faire de celles-ci.

guère trouvé d'écho, souligne que, dans la pratique, noyer 3000 hommes est une tâche très difficile: il faudrait imaginer soit des prisonniers embarqués sur des navires (lesquels? Philippe n'a pas une flotte digne de ce nom), puis jetés en haute mer, soit, plutôt, des prisonniers précipités du haut d'une falaise dans un gouffre profond⁶⁷. Or, la région entre Thèbes et Halos, où la bataille est censée s'être déroulée, présente actuellement une côte quasi rectiligne, plate et sans relief, un peu sablonneuse, avec des champs et des habitations près du rivage. En outre, l'exécution de prisonniers de guerre n'est pas la norme chez les Grecs et le phénomène est relativement rare⁶⁸; contraire aux usages de la guerre, ce type de massacre, quand il se produit, se produit généralement en représailles à une autre exécution⁶⁹; le massacre du Champ de Crocus, s'il avait eu lieu, serait, par son ampleur et par le *modus operandi*, un véritable *unicum*, comparable seulement, dans une certaine mesure, à un épisode de la guerre du Péloponnèse: la noyade des équipages de deux trières ennemies prises par le stratège athénien Philoclès⁷⁰. Quant au phénomène lui-même de la noyade, sort par excellence, croit-on, des dits «sacrilèges», il y a beaucoup à dire, en gardant à l'esprit, au préalable, que toutes ces spéculations reposent sur une lecture à peine tolérée de Diodore, XVI 35, 6 (voir *supra*). Le *katapontismos*, qui ne dé-

⁶⁷ Voir Hammond - Griffith 1979, 276 et n. 4. Pierre Ducrey restitue et commente les faits en des termes qui laissent perplexe: «[Les prisonniers phocidiens] furent poussés dans la mer, la pointe des épées ennemies dans leur dos, sans que la moindre goutte de sang fût répandue. Ils se noyèrent donc en dehors d'une action directe des hommes chargés d'appliquer la sentence. C'est que tout contact avec les sacrilèges, ainsi que toute effusion de sang, était de nature à communiquer une souillure aux justiciers. Ce châtement permettait que les condamnés, soumis à une sorte de jugement de Dieu, fussent purifiés par la mer; la privation de sépulture lui conférait cependant un caractère aggravant» (Ducrey 1999², 202). Aucun élément de cette analyse ne trouve quelque justification dans les sources dont nous disposons.

⁶⁸ Voir Eck 2005, 78-81. *Contra* Pascal Payen, qui note «avec force» que «le massacre de combattants après leur capture est une pratique courante» (Payen 2012, 119). Il est vrai que le savant, dans son développement (pp. 119-131), prend en compte des massacres de civils, notamment au cours des guerres civiles, très meurtrières, et qu'il semble considérer comme étant avérés tous les massacres attestés dans les sources; or, certains récits d'exécution de prisonniers peuvent résulter d'une tradition propagandiste destinée à noircir les prétendus bourreaux: par exemple, on est en droit, après analyse, de douter fortement de l'authenticité du massacre des prisonniers athéniens d'Aigos Potamos, en 405, par Lysandre (voir les arguments convaincants de Bommelaer 1981, 104; 108; 110-111).

⁶⁹ Sur les massacres de prisonniers, voir Ducrey 1999², 56-74; 201-204. Par exemple, au cours de la troisième guerre sacrée, vers 354, les Béotiens font prisonniers, puis tuent des mercenaires au service des Phocidiens; les mercenaires agissent ensuite de même avec leurs ennemis, qu'ils livrent à Philomèlos pour que celui-ci les exécute à coups de javelots (Diod. XVI 31, 1-2).

⁷⁰ Xen. *Hell.* II 1, 31; en représailles, Lysandre ordonne d'exécuter les Athéniens faits prisonniers à Aigos-Potamos (*ibid.*, 32).

signe pas exactement la noyade, mais l'action de jeter à la mer ou par-dessus bord, passe aux yeux des contemporains Démosthène et Isocrate pour une pratique hautement condamnable⁷¹. Quel intérêt Philippe aurait-il eu à se livrer à une tuerie de cette espèce, alors que ses positions ne sont pas assurées, qu'il ne contrôle pas encore la Thessalie et que les Phocidiens, de leur côté, détiennent probablement des prisonniers macédoniens ou thessaliens? Jeter des trépassés à la mer pour terroriser suffit certainement. De plus, les exemples de *katapontismos*, qui sont pour la grande majorité d'entre eux mythologiques et non pas historiques, concernent toujours, comme le remarque Guy T. Griffith, des individus ou des petits groupes, familiaux notamment⁷². Au reste, et sans vouloir examiner dans le détail une question complexe, affirmer que la noyade est l'unique châtiment des dits «sacrilèges» est inexact à plus d'un titre. Car, à lire seulement le livre XVI de Diodore, il importe avant tout que ceux qui forment la catégorie des *hierosuloi*, «pilleurs de temples» ou «voleurs sacrilèges», soient *ataphoi*, «sans sépulture»⁷³; la noyade n'est qu'une façon, parmi d'autres, de priver le pilleur de temples des honneurs funèbres et, par là, du passage dans l'au-delà. Eusèbe confirme le caractère varié du châtiment des *hierosuloi*: «Donc, les chroniqueurs de la guerre sacrée rapportent qu'en Phocide une loi stipulait que tout *voleur sacrilège* (ιερόσυλον) serait jeté dans un précipice ou dans la mer ou dans les flammes (κατακρημνίζεσθαι ἢ καταποντοῦσθαι ἢ καταπίμπρασθαι)»⁷⁴. Ainsi, vers 347, cinq cents Phocidiens *hierosuloi* meurent brûlés vifs – accidentellement, il est vrai – dans

⁷¹ Dem. *C. Aristocr.* 169: les gens de Cardia, ennemis des Athéniens, noient un prince thrace, provoquant l'indignation des Thraces. Isocr. *Panath.* 122: les noyades d'enfants sont au nombre des barbaries d'un autre âge.

⁷² Hammond - Griffith 1979, 276, n. 5. Pour des exemples de *katapontismos*, voir aussi Glotz 1904, 29; 32; 55-57. Selon Buckler 1989, 77, comme Diodore emploie toujours *καταποντίζειν* à propos de personnes vivantes, ce serait là un argument décisif en faveur de la noyade des prisonniers phocidiens. Je ne partage pas cet avis. Car, dans l'ensemble de la *Bibliothèque historique*, à part XVI 35, 6, trois cas seulement de *katapontismos* sont attestés, ce qui est peu: IV 33, 8 et 10 (un personnage mythologique); V 83, 4 (un personnage mythologique); XIV 112, 1 (le fils de Phyton) et 112, 4 (Phyton lui-même, général des Rhégiens, supplicé puis noyé avec sa famille). On remarque, en outre, qu'il s'agit à chaque fois d'un individu isolé ou d'un groupe restreint (une famille), et qu'il n'est jamais question d'une noyade de masse.

⁷³ Diod. XVI 25, 2: «C'est une loi commune chez tous les Grecs que les pilleurs de temples sont abandonnés sans sépulture (παρὰ πᾶσι τοῖς Ἑλλησι κοινὸς νόμος ἐστὶν ἀτάφους ῥίπτεσθαι τοὺς ἱεροσύλους)», trad. personnelle; telle est la réponse que les Locriens font au Phocidien Philomèlos, refusant ainsi de lui rendre les morts qu'il réclame à la fin d'un combat. Voir aussi Worthington 2010, 63, commentant la crucifixion d'Onomarchos et la noyade de ses soldats: «This denial of burial was in accordance with the sacrilegious nature of their crimes». Témoignage similaire: Xen. *Hell.* I 7, 22.

⁷⁴ Euseb. *Praep. ev.* VIII 14, 33, trad. Schroeder 1991.

le temple d'Apollon à Abae, où ils s'étaient réfugiés⁷⁵. D'autres modes d'exécution sont attestés: plus tard, en effet, les Lucaniens tuent à coups de javelots les mercenaires du Spartiate Archidamos, autrefois complices des Phocidiens, et les Éléens égorgent un grand nombre d'ex-mercenaires des Phocidiens, faits prisonniers; dans les deux cas, explicitement, on châtie les profanateurs de l'*oracle* (μαντεῖον)⁷⁶.

Mais revenons, pour un dernier point, à la question de cette étude, à savoir l'existence d'un massacre de prisonniers phocidiens par Philippe. On n'est pas loin d'être sûr que ce massacre est une chimère si l'on examine les discours de Démosthène qui nous ont été transmis. Démosthène, l'homme qui connaissait le mieux l'actualité de son temps, Démosthène, l'ardent patriote qui a rappelé *ad nauseam* les forfaitures de celui qu'il faisait passer pour un tyran et un barbare, ne dit mot de cet horrible massacre. C'est là, dira-t-on, un argument *e silentio*, mais comment parler de ce qui n'a pas existé? Démosthène, qui s'attarde beaucoup sur le tragique abandon des Phocidiens en 346, notamment dans *Sur la paix*, la troisième *Philippique* et, surtout, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, n'ignore pourtant pas l'existence de la bataille du Champ de Crocus en 353, à laquelle il fait allusion dans un discours prononcé en 343:

[...] quand il [Philippe] *avait vaincu* (ἐκράτησε) pour la première fois les Phocidiens et *massacré* (διέφθειρε) leurs mercenaires avec leur chef et général Onomarchos [...]⁷⁷.

L'orateur souligne, comme le fera Diodore plus tard, que le combat fut violent, mais rien n'est dit des morts ou des prisonniers parce qu'il n'y a rien de particulier à en dire; la tradition postérieure, comme on l'a vu, brodera sur le sujet. La sensibilité de Démosthène se porte plutôt, et à juste titre, sur les événements de 346, qui scellent définitivement le sort des Phocidiens. Et il est difficile d'incriminer un manque d'informations: Charès et ses marins ont été des témoins de la bataille et, probablement, de ses suites immédiates; en outre, en 346, Athènes, la cité alliée, sert de terre d'asile aux malheureux Phocidiens dont Philippe a ordonné la dispersion⁷⁸. Assurément, donc, Démosthène connaît l'histoire des malheurs phocidiens, aussi bien qu'il connaît, en 348, le détail de la tragédie olynthienne. En outre, il convient de relever que Philippe, habituellement, ne tue pas les prisonniers de guerre, mais qu'il les restitue contre rançon ou les libère par calcul, sui-

⁷⁵ Diod. XVI 58, 5-6.

⁷⁶ Diod. XVI 63, 2 et 5.

⁷⁷ Dem. *De falsa legat.* 319, trad. Mathieu 1946.

⁷⁸ Voir Dem. *De pace* 19.

vant en cela les usages grecs⁷⁹; au pire, il réduit en esclavage la population d'une cité vaincue, comme Olynthe⁸⁰. D'ailleurs, dans la bouche de Démosthène, Philippe impose, certes, en conquérant victorieux, la loi du plus fort avec tous ses abus, mais il n'est pas ce qu'on pourrait appeler un massacreur⁸¹; détruire des villes grecques et asservir des Grecs, voilà les crimes les plus abominables de Philippe, selon Démosthène⁸². L'historiographie antique, abondante⁸³, confirme que Philippe n'a pas pratiqué la tuerie de masse, contrairement à son successeur Alexandre dont les campagnes sont marquées par des massacres assez nombreux. Au IV^e siècle après J.-C., le rhéteur Libanios compose un *blâme* (ψόγος) de Philippe; dans cet exercice d'école, il présente le souverain macédonien comme le pire tyran qui ait jamais existé, dressant de lui un portrait noir et caricaturant ses entreprises⁸⁴. Pourtant, Libanios, caustique mais bien informé, ne mentionne jamais quelque massacre ou acte de violence extrême que Philippe aurait perpétré⁸⁵, et il ne fait pas la moindre allusion aux Phocidiens. Curieusement, Libanios, ainsi que Démosthène sept siècles auparavant, laissent de Philippe, roi de Macédoine, chacun sur un ton différent, l'image très paradoxale du tyran qui, hors du cadre légitime de la guerre ou des règlements de comptes privés, n'a jamais massacré. Cela confirme, en passant, que la tyrannie de Philippe est en grande partie une vue de l'esprit, qui, d'outil de propagande anti-macédonienne, est devenue, au fil du temps, thème de rhétorique. Et, finalement, une certaine mauvaise réputation séculaire de Philippe⁸⁶ a dû encourager la postérité à lui attribuer sans hésitation des excès qu'il n'avait sans doute pas commis.

On l'aura compris: Philippe n'a pas jeté à la mer trois mille prisonniers de l'armée phocidienne, probablement. C'est, avant tout, la lecture du témoignage de Diodore (XVI 35, 6) qui nous met en garde: l'hypothèse

⁷⁹ Voir, par ex., *De falsa legat.* 169-170; 229; *C. Aristocr.* 121. Voir aussi *De Halonn.* 38 (cependant, Philippe aurait exécuté un proxène d'Athènes).

⁸⁰ Voir aussi Diod. XVI 8, 5: en 357, Philippe vend comme esclaves les habitants de Pydna.

⁸¹ L'allusion à des σφαγαί (meurtres, égorgements) perpétrées en Élide (*Phil.* IV 10) est exceptionnelle.

⁸² Voir, par ex., *Ol.* III 20; *Phil.* III 26; *De falsa legat.* 61; *De cor.* 36.

⁸³ Pour un aperçu concernant les nombreuses sources sur Philippe, voir Corvisier 2002, 301-316; Worthington 2010, 210-215.

⁸⁴ Voir Goukowsky 1996, 9-11. Le texte de Libanios équivaut à cinq ou six pages.

⁸⁵ On lit seulement que, «face aux gens de Pydna, il ne distingua pas les trêves des tueries (σφαγάς), mais il confondit les deux» (trad. personnelle, d'après Foerster 1915, 299).

⁸⁶ Sur Philippe assimilé par certains à Hitler, puis à des dirigeants soviétiques, voir Carlier 1990, 298-302.

d'un pareil massacre ne tient qu'à un fil. D'autres considérations, de nature historique, introduisent le doute. Enfin, l'éloquent silence de Démosthène rend caduc, ou presque, ce qui avait fini par être une idée reçue.

BERNARD ECK

LUHCIE - Université Grenoble Alpes

bernard.eck@univ-grenoble-alpes.fr

BIBLIOGRAPHIE

- Beloch 1922 K.J. Beloch, *Griechische Geschichte*, III.1, Leipzig 1922 (Berlin 1967).
- Bommelaer 1981 J.-F. Bommelaer, *Lysandre de Sparte. Histoire et traditions*, Athenai - Paris 1981.
- Brun 2004 P. Brun, La guerre et la paix, in P. Brulé - R. Descat (éd.), *Le Monde grec aux temps classiques*, II, *Le IV^e siècle*, Paris 2004, 1-99.
- Buckler 1989 J. Buckler, *Philip II and the Sacred War*, Leyden 1989.
- Carlier 1990 P. Carlier, *Démosthène*, Paris 1990.
- Carlier 1995 P. Carlier, *Le IV^e siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, Paris 1995.
- Cloché 1955 P. Cloché, *Un Fondateur d'empire. Philippe II roi de Macédoine (383/2-336/5)*, Saint-Étienne 1955.
- Corvisier 2002 J.-N. Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, Paris 2002.
- Curtius 1880 E. Curtius, *Griechische Geschichte*, III, Berlin 1880.
- Ducrey 1999² P. Ducrey, *Le Traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique des origines à la conquête romaine*, Paris - Athenai 1999².
- Eck 2003 Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, livre II*, éd. par B. Eck, Paris 2003.
- Eck 2005 B. Eck, Essai pour une typologie des massacres en Grèce classique, in D. El Kenz (éd.), *Le Massacre, objet d'histoire*, Paris 2005, 72-120.
- Eck 2014 B. Eck, L'Orient au livre I de Justin ou comment Justin écrit l'histoire, in C. Bearzot - F. Landucci (a cura di), *Studi sull'epitome di Giustino*, I, *Dagli Assiri a Filippo II di Macedonia*, Milano 2014, 57-84.
- Ellinger 1993 P. Ellinger, *La Légende nationale phocidienne*, Athenai - Paris 1993.
- Ellis 1976 J.R. Ellis, *Philip II and Macedonian Imperialism*, London 1976.
- Ferguson 1939 W.S. Ferguson, *s.v.* Onomarchos 1, in *RE XVIII.1*, Stuttgart 1939, coll. 493-505.

- Foerster 1915 *Libanii opera*, ed. R. Foerster, Leipzig 1915.
- Fromentin 2006 V. Fromentin, La «Tychè» chez Diodore de Sicile ou la place de la causalité divine dans la «Bibliothèque historique», in M. Fartzoff - É. Smadja - É. Geny (éd.), *Signes et destins d'élection dans l'Antiquité*, Besançon 2006, 229-241.
- Gabriel 2010 R.A. Gabriel, *Philip II of Macedonia: Greater than Alexander*, Washington 2010.
- Glotz 1904 G. Glotz, *L'Ordalie dans la Grèce primitive*, Paris 1904.
- Goukowsky 1996 P. Goukowsky, Philippe tel qu'en lui-même l'Antiquité le change, in P. Carlier (éd.), *Le IV^e siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy 1996, 9-27.
- Goukowsky 2016 Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, livre XVI*, éd. par P. Goukowsky, Paris 2016.
- Hammond 1937a N.G.L. Hammond, Diodorus' Narrative of the Sacred War and the Chronological Problems of 357-352 B.C., *JHS* 57 (1937), 44-78.
- Hammond 1937b N.G.L. Hammond, The Sources of Diodorus Siculus XVI, *CQ* 31 (1937), 79-91.
- Hammond 1938 N.G.L. Hammond, The Sources of Diodorus Siculus XVI, II, The Sicilian Narrative, *CQ* 32 (1938), 137-151.
- Hammond 1991 N.G.L. Hammond, The Sources of Justin on Macedonia to the Death of Philip, *CQ* 41 (1991), 496-508.
- Hammond - Griffith 1979 N.G.L. Hammond - G.T. Griffith, *A History of Macedonia, II, 550-336 B.C.*, Oxford 1979.
- Jost 1992 M. Jost, *Aspects de la vie religieuse en Grèce du début du V^e siècle à la fin du III^e siècle avant J.-C.*, Paris 1992.
- Kühner - Gerth 1898 R. Kühner - B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, II.1, Satzlehre*, Hannover - Leipzig 1898.
- Landucci 2014 F. Landucci, Filippo II e le «Storie Filippiche». Un protagonista storico e storiografico, in C. Bearzot - F. Landucci (a cura di), *Studi sull'epitome di Giustino, I, Dagli Assiri a Filippo II di Macedonia*, Milano 2014, 233-260.
- Lefèvre 2002 F. Lefèvre, Le livre XVI de Diodore de Sicile. Observations sur la composition et sur le traitement des grands personnages, *REG* 115 (2002), 518-537.
- Lefèvre 2007 F. Lefèvre, *Histoire du monde grec antique*, Paris 2007.
- Le Rider 1977 G. Le Rider, *Le Monnayage d'argent et d'or de Philippe II frappé en Macédoine de 359 à 294*, Paris 1977.
- Lipsius 1908 J.H. Lipsius, *Das attische Recht und Rechtsverfahren, II.1*, Leipzig 1908.
- Markle 1994 M.M. Markle, Diodorus' Sources for the Sacred War in Book 16, in I. Worthington (ed.), *Ventures into Greek History*, Oxford 1994, 43-69.

- Mathieu 1946 Démosthène, *Plaidoiers politiques*, III, éd. par G. Mathieu, Paris 1946.
- McDougall 1983 J.I. McDougall, *Lexicon in Diodorum Siculum*, Hildesheim 1983.
- McQueen 1995 E.I. McQueen, *Diodorus Siculus: The Reign of Philip II. The Greek and Macedonian Narrative from Book XVI*, London 1995.
- Mineo 2016 Justin, *Abrégé des «Histoires Philippiques» de Trogue Pompée, Livres I-X*, éd. par B. Mineo, Paris 2016.
- Momigliano 1992 A. Momigliano, *Philippe de Macédoine. Essai sur l'histoire grecque du IV^e siècle av. J.-C.*, Combas 1992 (*Filippo il Macedone. Saggio sulla storia greca del IV secolo a.C.*, Firenze 1934).
- Payen 2012 P. Payen, *Les Revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris 2012.
- Richer 2011 N. Richer, Justin, in D. Lenfant (éd.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris 2011, 240-252.
- Sánchez 2001 P. Sánchez, *L'Amphictionie des Pyles et de Delphes. Recherches sur son rôle historique, des origines au II^e siècle de notre ère*, Stuttgart 2001.
- Schroeder 1991 Eusèbe de Césarée, *La Préparation Evangélique, livres VIII-IX-X*, éd. par E. des Places - G. Schroeder, Paris 1991.
- Worthington 2010 I. Worthington, *Philip II of Macedonia*, New Haven - London 2010.